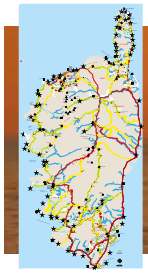

Carnet de route, les Gueux visitent la Corse (2ème partie)

Nous avions laissé nos Gueux du côté de Campomoro, prêts à poursuivre vers le sud.

Les falaises de Bonifacio

Tous les copains qui nous ont précédés dans cette aventure corse nous ont émerveillés avec Bonifacio. C'était la ville, le port à ne pas rater ! Afin d'être à proximité, nous campons à l'« Araguina » à l'entrée de Bonifacio. Ce n'est pas superbe, une succession de camping-cars les uns sur les autres, avec 1,50 m entre chaque et un petit espace pour les randonneurs. Mais nous sommes à 500 m du port que nous rejoignons à pied.
De là, la visite de la citadelle est facile après une bonne grimpette bien sûr, mais nous nous régalons de jolis points de vue sur la rade, sur la mer, sur les falaises, sur la citadelle et ses maisons perchées au-dessus de la mer.
Ce lieu est magique et l'éclairage nous gratifie d'un cadeau qui favorise quelques bons souvenirs photographiques.
À l'intérieur de l'enceinte de la citadelle, nous déambulons dans les ruelles très commerçantes où les touristes ne manquent pas. La maison de Marie-José Nat sur la place du marché, la maison de Charles Quint ou celle de Napoléon (encore lui) transformée en hôtel-restaurant. Les maisons bonifaciennes sont très étroites, tout en hauteur, avec des escaliers serrés et raides qui se terminent par des échelles pour accéder aux derniers étages.
Résultante d'un peuple qui voulait se protéger et se réfugier si nécessaire pendant les nombreuses invasions guerrières.
Nous découvrons aussi le principe des piliers qui soutiennent les églises ou la cathédrale et qui s'accotent aux maisons voisines, avec un système de récupération d'eau des toitures pour alimenter des citernes en eau potable.
La promenade dans le cimetière mérite également le détour, au-delà des emplacements particuliers pour les anciens religieux du couvent, ou des militaires de l'ex-Légion étrangère, les caveaux, véritables petites maisons toutes très bien entretenues, forment des ruelles, le tout dominant la mer.

En bateau nous visitons quelques *calanche* et grottes, découvrons les falaises et la ville sous un autre angle. Le vent fort remue la mer ainsi que nos estomacs, mais la balade mérite d'être vécue.
Afin de ne rien regretter, bien que nous ne soyons pas très plage, nous prolongeons notre après-midi avec l'approche du Cap Pertusato à vélo. Nous apercevons les îles Lavezzi et la Sardaigne juste en face. Trois coups de pédale supplémentaires et nous longeons le golfe de Sant'Amanza, réputé pour ses plages.

Les falaises de Bonifacio.

Sur le chemin des douaniers.

Les plages de Palombaggia.

La montagne jamais loin.

Nous sommes le plus au sud de notre périple. Désormais nous allons nous orienter plein nord, vers Porto-Vecchio.
Pour éviter au maximum les grandes routes, nous nous installons à l'écart de la ville, au camping « Arutoli » sur la route de l'Ospedale. Deux visions s'imposent, le côté maritime du golfe avec ses villas richissimes, lieu privilégié de la « jet-set », du « show-biz » ; l'arrière-pays, entrée vers l'Alta-Roca et ses paysages grandioses, naturels et sauvages, que bizarrement nous préférons.
Le tour des plages du golfe de Santa Giulia à la pointe de Chiappa, en passant par Palombaggia, sur un bel enrobé tout neuf, permet de traverser toutes les belles propriétés avec piscine et accès direct parfois à la plage. Le dénivelé n'y est pas tendre, mais les bulldozers et tractopelles ont favorisé l'accès aux hauteurs, le béton habille toutes les collines. Le retour par les marais salants est plus calme, le goudron plus ancien et l'habitat beaucoup plus dispersé et modeste. Sur le port, les yachts rivalisent en taille, en perfectionnements technologiques, en personnel qui astique dans l'attente des propriétaires… Nous parcourons la vieille ville rapidement, quelques ruelles, une vieille porte qui s'ouvre vers la mer, une ou deux églises sans grande originalité. Le commerce semble pourtant florissant et les étals de souvenirs concurrencent les terrasses de cafés.
La ville moderne, au pied de l'ex-citadelle, possède tous les services, collèges, lycée, pompiers, gendarmerie, des grandes surfaces bien achalandées, une clinique hospitalière, que Christiane visita un soir, juste par curiosité sans doute… Mais c'est une autre aventure.
C'est la troisième ou la quatrième fois qu'on s'aperçoit que tous les supermarchés, quelle que soit l'enseigne, possèdent un rayon sushis, dans lequel s'active du personnel d'origine asiatique. Pourtant au quotidien, nous ne rencontrons jamais de Japonais ou vraiment très peu. Il doit pourtant y avoir une demande qui justifie cette présence commerciale.

L'Alta Roca, la montagne intérieure

Dès que nous quittons Porto-Vecchio, nous nous retrouvons dans la garrigue où quelques vaches paissent parmi les chênes-lièges. Dans les vieux villages, la construction va bon train, les terrains ici sont moins chers que sur la côte. Très rapidement la route s'élève et le décor montagneux devient majestueux. Cette région des hautes roches aux couleurs changeantes en fonction de l'heure de la journée et de l'éclairage, nous offre de bien belles grimpettes. De nombreux cols permettent de visualiser les sommets découpés, déchiquetés, qui s'élèvent au sortir des forêts de châtaigniers, de mûriers et d'eucalyptus. Sur la route de l'Ospedale, chaque virage met en valeur le golfe de Porto-Vecchio.
À Zonza, les Aiguilles de Bavella nous attirent comme un aimant. À Aullène, le col de la Vaccia (1 199 m) domine le parc régional de Corse. Le col de Verde (1 289 m) se gravit toujours à l'ombre, dans une forêt somptueuse où l'humidité ne manque jamais.

La baie de Porto-Vecchio, vue de l'Ospedale.

Le lac de l'Ospedale sur la route de Zonza.

De Ghisoni à Vivario, le col de Sorba (1 311 m) salue alternativement les monts Renoso (2 352 m), d'Oro (2 389 m) ou Rotondo (2 622 m) dont les sommets enneigés brillent au soleil.

Puis nous perdons de l'altitude, les nuits reposantes à 300, 400 m deviennent plus chaudes. Nous arrivons dans cette espèce de sillon qui relie Bastia à Ajaccio, chemin emprunté par la voie ferrée corse, le TGV (Train à Grandes Vibrations). À l'ouest, les grands massifs granitiques, à l'est, la montagne de schiste, nous approchons de la capitale de Pasquale Paoli ; Corte.

Nous campons à Saint-Pancrace, un peu sur les hauteurs de la ville, mais assez proche du centre ancien pour le visiter à pied, du boulevard Paoli à la citadelle, tout là-haut. Nous y remontons, le lendemain, au retour de notre sortie dans les gorges de la Restonica, à bicyclette, l'office du tourisme se situant au plus haut, pour obtenir le fameux BPF.

Église de Quenza.

Cette vallée de la Restonica, nous avons la chance de la parcourir dans des conditions exceptionnelles. Non seulement le soleil nous accompagne toute la journée, mais, un pont ayant cédé en décembre 2016 (nous l'avions vu à l'époque dans un journal télévisé), la route est coupée. Pas de voiture, pas de moto, il nous faut descendre dans le lit de la rivière asséchée et regrimper de l'autre côté, en portant les vélos. Mais quel bonheur que cette ascension, sans gaz carbonique, sans le stress des véhicules qui frôleraient, principalement dans le passage d'environ 2 km, 2,5 km, entre 13 et 15 %. Seul le berger, patron de la ferme-auberge du terminus, monte et descend chaque jour, ayant un véhicule de chaque côté du pont en reconstruction. Comble du plaisir pour nous, ce berger arrive en même temps que nous au sommet, une aubaine pour apprécier la Pietra… Très sympathique, il nous autorise à pique-niquer sur sa terrasse, nous sert le café… et nous vend un saucisson corse qui pendait avec plein de copains au plafond du refuge.

Mais un pèlerin doit avancer chaque jour et Ponte-Leccia, carrefour ferroviaire, nous attend. Nous choisissons le camping « Canice » au départ de la route des gorges de l'Asco. Coïncidence, la femme du propriétaire est une ancienne poitevine, sa famille réside aujourd'hui dans les Deux-Sèvres, le monde est tout petit.

À partir de là, les gorges de l'Asco nous conduisent à la station de ski du Haut-Asco à 1 458 m. Au fur et à mesure de notre ascension, nous approchons du Monte Cinto et de ses pentes enneigés. La route grimpe doucement, accrochée à la montagne, des parapets de pierres favorisent le stationnement de vélos pour les photographies.

Un vieux moulin du côté d'Aullène.

Les aiguilles de Bavella nous narguent.

Des troupeaux de chèvres broutent sur les bas-côtés, dès que la gorge s'élargit un peu. Puis la route s'élève subitement pour atteindre le village perché d'Asco : bourg pittoresque avec deux ou trois cafés-restaurants. Une femme d'un certain âge, ou d'un âge certain, installe sa terrasse et nous conseille gentiment de prendre le sens interdit (sauf riverain) pour pénétrer dans le village. La « rocade touristique » grimpe largement au-dessus pour redescendre au même point à la sortie du village, utile surtout pour les skieurs l'hiver. Une information que nos dames apprécient et qui permet quelques clichés de l'église, des vieilles maisons de caractère. Plus loin, nous devons nous méfier d'un chien qui garde un troupeau de chèvres ; pas de maître en apparence et lorsque nous passons trop près, il affirme une agressivité peu rassurante.
La fin du parcours s'installe sur un 8 % sans relâche dans une forêt de pins laricio, l'arrivée à la station s'apprécie.
Mais là, déception ! De grands bâtiments, écomusée et hôtel-restaurant gâchent le naturel du site. Il faut chercher un angle de prise de vue pour voir les neiges du Monte Cinto. Vraiment dommage ; nous repensons à la Restonica, si belle, si bien préservée. Par ailleurs les sommets environnants se coiffent de gros nuages noirs, comme la veille à la même heure ; nous pressentons l'orage. Nous descendons jusqu'au village d'Asco où nous retrouvons notre brave dame et décidons de consommer une boisson fraîche, malgré l'orage qui menace. Nous allons faire vite car les premiers coups de tonnerre résonnent dans les gorges. Sauve qui peut, il reste une douzaine de kilomètres pour rejoindre le camping. La peur de l'orage débloque les piètres descendeurs qui se retrouvent devant. Le pique-nique se déguste tardivement, mais à l'abri.

De Ponte Leccia, nous sommes à deux pas de la Castagniccia, le pays natal de Pasquale Paoli ; c'est notre deuxième objectif, visiter sa maison à Morosaglia et aller jusqu'à Piedicroce (BPF), village proche des sources d'Orezza, l'eau gazeuse corse que l'on trouve partout… en Corse.

Dès la traversée du pont génois de Ponte Leccia qui franchit le Golo, fleuve qui se jette dans la mer tyrrhénienne au sud de Bastia, la pente s'accentue. Plusieurs cols se succèdent jusqu'au col de Prato (985 m). Ce n'est qu'en descendant de l'autre côté, que l'on constate le changement de végétation. À la sécheresse de la vallée de Ponte Leccia, succède un milieu humide où l'eau ruisselle de partout, les châtaigneraies recouvrent la montagne. Nous sommes bien en Castagniccia. Peu après Campanile, petit village perché, nous prenons connaissance de l'histoire de la rencontre entre Napoléon et Paoli, dans les ruines du couvent d'Orezza. Nous poursuivons jusqu'à l'office de tourisme de Piedicroce que nous trouvons, au centre du village, après des ruelles en escaliers, dans lesquelles une vache se promène, plus chez elle que nous. Le retour par la même route se fait tranquillement.

Cette mini-découverte de la Castagniccia s'accompagne de la visite de la maison natale de Pasquale Paoli, transformée aujourd'hui en musée, une occasion de compléter nos connaissances sur l'homme et cette période de l'histoire.

Bastia

Direction Bastia, où nous choisissons un camping proche de l'étang de Biguglia, à 7 - 8 km du centre-ville. Ce genre de camping international avec des messages sonorisés, le centre commercial, la piscine et l'accès à une plage privée ne nous convient pas vraiment, mais le train pour visiter Bastia s'y arrête à deux pas, à la gare de Furiani, vous savez, les tribunes qui s'étaient écroulées, pour atteindre le centre historique de Bastia. Oui mais voilà, ce jour-là, il n'y avait pas de train !

Comme dans toutes les grandes villes, la circulation est intense, les sens giratoires nombreux peuvent nous égarer et les tunnels (voies rapides) doivent être évités. Nous longeons le nouveau port, traversons la grande place Saint-Nicolas, où trône Napoléon, pour arriver à l'église Saint-Roch. Dans ce vieux quartier et jusqu'au vieux port, des maisons du XVIIe siècle, aux toits de lauze, avec des façades ocre, rouges et jaunes attirent notre attention.

Nous allons à l'église Saint-Jean-Baptiste, dont la façade domine la crique portuaire, pour voir le curieux Christ en papier mâché.
Le vieux port offre un charme certain et des jeunes bastiais s'amusent à plonger du phare. Nous grimpons vers le donjon et l'intérieur de la citadelle ; le dénivelé est pénible, surtout aujourd'hui où il fait très chaud.
Nous sommes cependant très surpris par la pauvreté qui se dégage des rues dans l'arrière-ville.
Le lendemain, en partant de bonne heure, nous empruntons les premiers contreforts de la montagne, pour éviter la voie rapide, Bastia – Corte. Après Biguglia, nous découvrons le défilé de Lancone, une route sans circulation qui « grimpatouille » jusqu'au col de San Stefano (368 m). Nous sommes à deux pas de l'église romane San Michele de Murato et nous ne pouvons pas louper cet édifice qui domine de ses 475 m le golfe de Saint-Florent. Sa polychromie nous interpelle. Nous redescendons par Olmeta, jusqu'à Oletta, village moderne accroché au flanc de la montagne, avec son « poggio » tout en haut. De là commençe l'ascension du col de Teghime (536 m), une petite route tranquille qui offre des vues imprenables sur les vignes de Patrimonio. Le sommet n'est pas chaud, le vent souffle fort entre Méditerranée et mer Tyrrhénienne… Ce haut lieu de la résistance de la dernière guerre mondiale est escamoté, pour chercher dans la descente vers Bastia, un lieu de repas plus abrité.

Le Cap Corse

La route qui longe la mer traverse de nombreuses marinas. Une tour génoise domine une petite crique où se nichent quelques bateaux de plaisance et de pêche. Quelques ruelles étroites serpentent entre des vieilles maisons jusqu'au port.
À Erbalunga, un instituteur qui anime un jeu d'orientation avec ses élèves nous explique gentiment quelques particularités des tours génoises. Au-delà de leur rôle de guet pour prévenir des invasions, elles avaient aussi souvent un rôle de silo à grains pour la population locale et, une fois l'échelle d'accès extérieur retirée, de protection contre les barbares qui allaient chercher plus loin des proies plus faciles, avant de repartir avec leur embarcation.
Nous avons la chance aussi de comprendre le rôle des « banquettes », ce tapis de feuilles sèches qui jonchent toutes les plages. Une plante, la posidonie, se développe abondamment dans la mer jusqu'à 40 m de profondeur. Trois fonctions lui sont attribuées ; l'oxygénation de l'eau qui favorise la clarté, un écosystème où les poissons se cachent et se nourrissent facilement, et la protection du littoral. En effet, dans la mer, la houle est ralentie et atténuée par cette végétation qui, en se déposant sur les plages avec les courants marins, protège la côte de l'érosion, principalement lors des marées automnales ou des tempêtes.

Macinaggio permet l'exploration approfondie de l'extrémité du Cap Corse, avec vue sur l'île d'Elbe pas très loin. L'intérieur nous attire, à partir de la marina de Meria ; nous franchissons le sommet de la Razzeta, par une petite route qui longe le ruisseau de Menti. Au sommet, un aller et retour jusqu'à la chapelle de Guadelle élargit notre vue sur les deux mers et la ligne de crête nord-sud. Nous pouvons redescendre jusqu'à Baragogna, petit port dominé par sa tour Saint-Jean. Nous retrouvons la route du littoral, l'éclairage est parfait, nous saluons un couple de tandémistes qui effectuent le tour de Corse en cyclo-camping. Pino nous accueille, nous dominons sa marine de Scalo. Nous prenons le café à la terrasse d'un bistrot, sous les ombrages de quelques platanes.
Nous nous dirigeons vers la tour de Sénèque, au-dessus du col de Santa Lucia (381 m). La pente se raidit et la chaleur s'affirme. Un car de touristes débarque ses occupants qui vont, à pied, jusqu'à la tour. Une longue descente dans la forêt, par un chemin goudronné parallèle à la D 180, mais plus tranquille, nous guide, par hasard… jusqu'à la terrasse rafraîchissante d'un troquet-pizzeria à Luri. Il est midi, la Pietra descend comme une lettre à la poste, et nous pique-niquons dans le village, sur les bancs d'une placette de boulistes. Les soirées y sont sûrement très animées, avec sono, barbecue, tout est installé, mais à cette heure, le lieu nous appartient.
Nous franchissons le col de la Serra (361 m), avant de rejoindre Porticciolo, par un chemin vicinal passant par Ortales. De là, nous connaissons la route du bord de mer qui nous ramène à Macinaggio.
Le lendemain, une vraie tempête, avec des vents à 120, 130 km/h, nous cloue au camping. Vers 16 heures, le vent se calme ; nous décidons d'aller à la rencontre des viticulteurs, réputés ici pour leur muscat. Nous empruntons le « chemin de l'Impératrice » qui s'élève jusqu'à Rogliano. La route domine un paysage de vallées et de collines plongeant jusqu'à la mer. Nous découvrons certaines maisons, dites « des Américains », car appartenant à des Corses émigrés en Amérique du Sud qui, après avoir fait fortune, se firent construire des maisons importantes, types coloniale ou renaissance italienne, haut placées sur la montagne, pour que tout le monde puisse constater leur réussite.
Dans l'une d'elles, nous dégustons du vin… excellent, mais cher. Une sortie très courte, certes, mais qui fait décoller l'altimètre.
Centuri… Nous satisfaisons notre curiosité, aiguisée par les guides. Nous partons comme l'avant-veille par Meria et Morsiglia (Baragogna) pour descendre jusqu'au minuscule port de Centuri.

Même si la saison ne bat pas son plein, le monde s'attarde sur les quais. Les appareils photo crépitent, mais nous en faisons vite le tour et nous prenons la longue grimpette qui nous amène au col de la Serra (361 m) sous l'œil du moulin de Mattei. Des éoliennes, quasiment au sommet, ne chôment pas, en ce lieu venté.
La faim nous tenaille, nous cherchons un abri à Ersa, un peu plus bas. Coup de chance, la petite épicerie de Botticella s'apprête à fermer ; nous avons le temps de faire quelques emplettes. Nous nous installons sur les marches du village, d'où nous pouvons contempler l'extrémité nord de la Corse et son phare de la Giraglia. Il y a plus désagréable comme lieu de déjeuner. L'après-midi, les femmes rentrent directement, les hommes poussent leur monture jusqu'à Tollare et Barcaggio, les ports les plus au nord.
Notre ultime campement se fait à Farinole, petite marina proche de Saint-Florent. Nous nous installons sur le bord de la plage où nous admirons les couchers de soleil chaque soir.
Le dimanche, jour d'élections, nous escaladons jusqu'à Braccolaccia pour découvrir le vignoble de Patrimonio, vers lequel nous glissons jusqu'à Santa Maria. C'est l'heure du café matinal. Un groupe de Corses semblent en grande discussion ; notre arrivée, manifestement, les dérange. Le garçon tarde à nous servir, puis un des plus anciens, genre « parrain » relance, en corse bien sûr, la conversation. On l'écoute, mais ne le contredit pas… Nous avons l'impression d'être physiquement proches d'indépendantistes locaux…
Cela ne nous empêche point de poursuivre jusqu'à Saint-Florent, ville touristique où la citadelle et l'immense port de plaisance fourmillent de monde. Là, une jeune dame, de compagnie ou infirmière, peut-être les deux, soutient une vieille femme bien habillée. Ces deux femmes sont accompagnées, par ce qui ressemble à un garde du corps, il tient des paquets. Tout le monde monte dans un petit canot à moteur conduit par un deuxième homme, le personnel est vêtu d'un uniforme signé du même nom que la barque. Plus loin dans le golfe, un énorme bateau de croisière, du même nom, attend. Sans doute une cyclote à la retraite qui a échangé sa randonneuse pour ce petit joyau.
Le lundi, nous reprenons la route du littoral jusqu'à Nonza, avec les dames, et jusqu'à Pino avec Michel qui ne nous avait pas accompagnés la première fois, préférant marcher sur le chemin des douaniers. Nous effectuons le retour par les petites routes de montagne par Chiesa et Pieve, peut-être un peu plus accidentées, mais tellement plus tranquilles. Cela nous permet de découvrir le travail de certains Corses dans le maquis, agriculteurs-éleveurs, apiculteurs, forestiers…
Le mardi nous repartons vers Saint-Florent, mais cette fois pour nous enfoncer dans le désert des Agriates. Dès la sortie de la ville, la route s'élève sérieusement jusqu'aux terrains militaires (326 m) où des soldats manœuvrent.
Dans l'ascension, avec un peu d'espagnol, de français, d'anglais et de langage des mains, nous échangeons avec deux Italiens ; des cyclo-campeurs qui effectuent une moitié du tour de la Corse, ils sont partis de Bastia.
Nous poursuivons notre route à travers un paysage lunaire, tourmenté, où des roches arides côtoient de petites vallées plantées de vigne. La chaleur nous tombe dessus, manifestement, il ne doit pas faire bon se perdre dans ce désert montagneux. Pourtant le commerce y fleurit pour les loueurs de quad, de 4x4, pour conduire les touristes à la journée sur les plages désertes… Au bocca di Vezzu (311 m) nous sommes rattrapés par deux cyclos-campeurs de Pau. Ils nous avaient repérés au camping de Farinole, hier.
Le mercredi annonce la proximité de notre départ. Nous nous devons de faire quelques achats souvenirs pour les enfants, et quelques bouteilles de cet excellent vin de Patrimonio. Cela n'a pas fait couler le ferry. Nous sommes à l'apogée d'un voyage de sept semaines, la tête pleine d'images. En cette mi-juin, les touristes affluent, il est temps de rentrer.

Texte et photos : Le Gueux de service
Patrice Landrevie